

## DU PARIA À L'ÉLU. AUTOUR DE THOMAS MANN

**Sonia Dayan-Herzbrun**

**Editions Kimé | *Tumultes***

**2003/2-1-2004 - n° 21-22**  
**pages 201 à 214**

**ISSN 1243-549X**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-tumultes-2003-2-page-201.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Dayan-Herzbrun Sonia, « Du paria à l'élu. Autour de Thomas Mann »,  
*Tumultes*, 2003/2-1-2004 n° 21-22, p. 201-214. DOI : 10.3917/tumu.021.0201  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Kimé.

© Editions Kimé. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## **Du paria à l'élú. Autour de Thomas Mann**

**Sonia Dayan-Herzbrun**

CSPRP, Université Paris 7-Denis Diderot

*A la mémoire d'Edward Saïd*

La condition du paria est définie comme celle de l'impossible inclusion et du rejet. Il peut donc sembler paradoxal d'évoquer la figure du paria à propos de Thomas Mann qui fut Prix Nobel de Littérature en 1929, qui se définit lui-même comme bourgeois — non pas certes au sens marxiste mais au sens goethéen de ce terme —, et qui passa toute son existence entouré de sa famille et de ses amis. Mais l'histoire, celle des Européens, celle de la famille Mann, celle plus intime encore de l'écrivain luttant contre ses passions secrètes, fit de cette existence une suite de déchirements et une longue souffrance. L'expérience d'être aussi un paria est loin d'être étrangère à Thomas Mann et constitue une des clés de lecture de son œuvre. Ce qu'a de propre et d'éminemment moderne chez Thomas Mann la figure du paria c'est d'être couplée à celle de l'Elu.

A travers quelques-uns de ses héros les plus marquants, Mann s'attache au plus ténu de la marge qui sépare et qui lie l'objet du rejet le plus radical et l'élection la plus radieuse. Ainsi

cette marge entre ce qui est encore humain et ce qui a cessé de l'être, entre ce qui est encore musique et ce qui n'est plus que dissonance, est celle où se tient le musicien Adrian Leverkühn, personnage central du *Docteur Faustus*, avant qu'il ne sombre dans la démence. Le *Docteur Faustus*, publié en 1947 au bout de longues années de préparation et de maturation, roman complexe s'il en fut, peut être interprété de bien des façons. Comme Robert Schumann, Guy de Maupassant, Hugo Wolf, et surtout Nietzsche, Leverkühn, créateur de génie, est atteint de syphilis. Il s'éloigne progressivement de la société, avant de perdre tout contact avec elle, de redevenir semblable à un tout petit enfant, et de mourir. Cet isolement cette mise à l'écart volontaire qui dans la vie de Leverkühn revêt une dimension géographique, semblent nécessaires à la création. Il se redouble des effets de la terrible maladie. Loin de tout réalisme, plongeant dans un imaginaire médiéval quand bien même Leverkühn est un homme du vingtième siècle, Thomas Mann fait de l'inoculation le fruit d'un pacte diabolique (et aussi de l'unique contact sexuel du musicien). C'est elle qui permettra à l'artiste de produire des créations géniales qui peu à peu, cependant, sombreront dans la barbarie.

Mais ce pacte est aussi rédemption. La maladie et la souffrance du créateur visionnaire dispenseront les autres de la folie. Le paria prend ici le visage d'une victime expiatoire. Dans un court essai sur Dostoïevski écrit parallèlement à la rédaction du roman, Thomas Mann s'en explique en ces termes, termes qu'il reprendra d'ailleurs dans son roman : « Ils jureront tous par le nom du grand malade, ceux qui, grâce à sa folie, se trouvent dispensés d'être fous. Ils vivront en bonne santé de sa démence, et, en eux, il deviendra sain.

En d'autres termes, il est des conquêtes de l'âme et de la connaissance qui sont impossibles sans la maladie, sans la folie, sans crime de pensée et les grands malades sont des crucifiés et des immolés à l'humanité et à son ascension, à l'extension de sa sensibilité et de son savoir, bref à sa plus haute santé<sup>1</sup> ».

Ces essais sur la littérature dont fait partie l'étude sur Dostoïevski, les *Appels aux Allemands*, commentaires engagés et vibrant des événements qui se déroulent sur le vieux

1. Thomas Mann, « Dostoïevski », in *Noblesse de l'esprit*, trad. de Fernand Delmas, Albin Michel, 1960, pp. 225-226.

continent, qu'il écrit pour les lire à la radio américaine, dans des émissions destinées à l'Europe, ne sont pas les seuls textes que Thomas Mann conçoit et rédige pendant toutes les années qu'il consacre au *Docteur Faustus*. Dans le même temps il écrit, en particulier des récits qui tiennent de la légende ou du mythe. Il achève ainsi la tétralogie de Joseph, le héros biblique, fils de Jacob le patriarche, qui deviendra ministre de Pharaon, raconte avec ses propres mots et son propre imaginaire l'histoire de Moïse et de l'invention ou de la proclamation de La Loi (*das Gesetz*) et se fait le narrateur d'une merveilleuse légende gothique : l'histoire du pape Grégoire, *L'Elu*. Je voudrais ici reprendre l'hypothèse freudienne selon laquelle il faut interpréter ensemble tous les rêves faits au cours d'une même nuit, et aborder l'ensemble de ces textes tout autant de rêves entrecroisés plus ou moins proches du vécu de la veille. Ces différents textes qu'éclairent aussi la Correspondance et le Journal datent tous de la dernière partie de la vie et donc de l'œuvre de Thomas Mann, quand il est en proie aux affres de sa « passion allemande ». J'utilise ici passion au sens de la passion amoureuse, avec son lot de déceptions, d'attentes vaines, mais aussi d'élans irrépessibles. Je lui donne également le sens de la passion christique, souffrance extrême subie par amour et pour l'amour, au bout de laquelle il y a la rédemption.

La passion allemande de Thomas Mann est tout à la fois l'une et l'autre. Mann a publié en les complétant parfois à la lumière d'événements plus récents, les passages les plus politiques de son journal des années 1933-1934 sous le titre « Allemagne ma souffrance<sup>2</sup> ». Il y note avec colère, avec douleur, ce qui, dans ce qui est en train de se dérouler, lui semble le plus abject : « le retour à la sauvagerie primitive... l'abêtissement et la régression à une mentalité grégaire de petits-bourgeois, que les intellectuels ont salué non avec terreur, mais avec une approbation perverse, comme l'“invasion des Barbares” de l'intérieur. Leur orgie insensée dans l'élément ethnique puissant et ténébreux<sup>3</sup> ». Thomas Mann ressent d'abord, avec d'autres, la perte, le rejet : « toute l'élite de l'Allemagne subit le tourment d'être moralement apatride<sup>4</sup> ». A

2. Ce texte a été publié dans Th. Mann, *Les Exigences du jour*, trad. de Louise Servicen et Jeanne Naujac, Grasset, 1976, pp. 165-242.

3. *Les Exigences du jour*, op. cit., pp. 175-176.

4. *Ibid.*, p. 168 (mars 1933).

sa dénonciation du régime nazi, de ses crimes, et de tous ceux qui l'approuvent ou se taisent, succède progressivement une réflexion sur l'Allemagne. Ce qui accroît en effet l'intensité de cette souffrance insurmontable « douleur qui vous ronge sans arrêt<sup>5</sup> » écrit Mann, c'est ce mélange de proximité et d'épouvante, de parenté fort pénible, qu'il analyse superbement dans un texte de 1938 intitulé « Frère Hitler<sup>6</sup> ». Il y manifeste la nécessité qui ne le quittera plus de condamner l'Allemagne, parce qu'il se sent malgré tout viscéralement lié à l'Allemagne et définitivement éloigné d'elle. Il veut comprendre comment Hitler, un « gaillard ignorant », « impuissant à tout ce que dont les hommes sont capables dans le domaine purement technique et physique », même à faire un enfant, a pu développer « une éloquence indiciblement inférieure, mais entraînant les masses, cet instrument vulgaire, hystérique et histrionique qui lui permet de retourner le couteau dans la plaie du peuple, de l'émouvoir en proclamant sa grandeur offensée, de le griser de promesses pour faire de cette souffrance nationale le véhicule de sa propre grandeur<sup>7</sup> ». Quelle est donc cette Allemagne, mais quelle est aussi cette Europe qui se laisse envoûter par le magnétisme abject de « celui qui fut naguère un paria<sup>8</sup> » ? La fascination pour l'irrationnel qui s'exerce à travers Hitler pose déjà la question du passage du paria au « grand homme », mais elle la pose comme à travers un miroir déformant. Hitler est comme l'envers défiguré du génie, qui exerce dans l'abomination une véritable magie noire. Il est une autre magie, lumineuse, celle de l'art, qui met en rapport l'esprit et la vie, grâce à quoi Mann fera apparaître une tout autre figure du paria, celle qui s'incarne dans Joseph ou dans Grégoire, de façon à conjurer l'infamie.

La souffrance qui déchire Thomas Mann ne s'atténue pas, malgré la distance mise par l'exil et l'engagement aux côtés des anti-nazis<sup>9</sup> dont il ne partage pas les positions politiques, sans jamais cependant, les condamner. Au contraire, elle s'intensifie dans la mesure où il se convainc, au fil des années, qu'il n'y a pas

5. *Ibid.*, p. 205.

6. *Ibid.*, pp. 279-285.

7. *Ibid.*, p. 280.

8. *Ibid.*, p. 282.

9. Cet engagement aboutit à une série d'émissions radiophoniques diffusées à la BBC entre 1940 et 1945 et publiées ultérieurement sous le titre d'*Appels aux Allemands*, trad. de Pierre Jundt, Balland/Martin Flinker, 1984.

d'un côté une bonne Allemagne, celle de ses amis ou compagnons dans l'exil californien, de l'extrême gauche allemande, à commencer par son propre frère Heinrich, mais aussi Bertolt Brecht qui lui reproche son manque de foi dans la démocratie allemande<sup>10</sup>, ou encore le musicien Hans Eisler, et de l'autre une mauvaise. Il l'exprime très clairement dans un entretien informel qu'il mène à Washington avec des intellectuels et des politiques américains, au cours duquel il réfute « la légende d'une bonne et d'une mauvaise Allemagne ». Il raconte dans son journal comment il s'est efforcé de les convaincre que « la mauvaise était en même temps la bonne, la bonne égarée et courant à sa perte<sup>11</sup> ». Cette déclaration est l'aboutissement d'une réflexion interrompue dont on peut suivre les étapes dans les textes laissés par l'auteur.

Poursuivi par sa passion allemande, Mann ne pouvait pas ne pas rencontrer le thème de l'élection. Celui-ci est au cœur de la construction de la nation allemande comme nation culturelle, vouée selon Mann à la philosophie et à la musique et certes pas à la politique. Ce thème s'est décliné de diverses manières, mais souvent, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, sur un mode universaliste, à partir d'une étymologie fantaisiste qui faisait dériver « Allemand » de *Alle Man* (tout homme)<sup>12</sup>. Dans cette vision qui fut celle de Fichte mais de bien d'autres aussi, l'allemanité faisait fi à la fois des frontières politiques et des origines religieuses ou ethniques. Elle pouvait donc s'allier à l'errance et au cosmopolitisme<sup>13</sup>. Mais le thème de l'élection a aussi une autre origine, dans les écrits de Luther, où l'élection allemande se substitue à celle du peuple juif, avec toutes les dérives qu'une telle interprétation rend possibles. Les théoriciens de l'École de Francfort, Eric Fromm surtout, mais aussi Max Horkheimer, ont beaucoup réfléchi aux racines luthériennes de l'autoritarisme

10. Les rapports difficiles de Thomas Mann et de Bertolt Brecht sont fort bien décrits dans le chapitre que leur consacre Hans Mayer dans son *Thomas Mann*, PUF, 1994, pp. 457-473.

11. Th. Mann, *Le Journal du Docteur Faustus*, p. 116, trad. de Louise Servicen, Christian Bourgois, 1994.

12. J'ai développé ce point dans S. Dayan-Herzbrun, *L'Invention du parti ouvrier*, L'Harmattan, 1990, pp. 76-78.

13. Voir S. Dayan-Herzbrun, « Thomas Mann : un écrivain contre le nazisme », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol XCIV, 1993, pp. 189-204.

puis du nazisme<sup>14</sup>. Thomas Mann a certainement mené des réflexions analogues, qualifiant au passage, dans son *Journal* de 1933, la Réforme de « révolution conservatrice » ; mais il les développe au niveau symbolique qui est le sien. Le chemin tragique que suit Adrian Leverkühn est celui de l'Allemagne : il va de l'élection géniale et diabolique à la condition de paria et à la déchéance dans une privation de raison qui le réduit, avant sa disparition finale, à être plus dépendant encore que le petit enfant. L'effondrement de Leverkühn qui le retranche de l'humanité vaut pour celui de l'Allemagne. Cela ne signifie pas que le personnage lui-même, ou sa musique, puissent être catalogués du côté du fascisme. Cette musique est même aux antipodes de l'académisme auquel furent contraints les compositeurs qui ont cherché à survivre dans les régimes totalitaires. Adrian n'est pas un barbare, et l'époque durant laquelle il compose (dans les années qui précèdent son effondrement personnel et celui, parallèle, de l'Allemagne) ne l'est pas non plus. Mais ses œuvres vont accompagner le cours de l'histoire. Tel Jean de Patmos prophétisant dans l'*Apocalypse* la chute de Babylone et l'étang de feu, — et Leverkühn compose un oratorio à partir de l'*Apocalypse* de Dürer —, le passage à la limite qui s'opère dans la musique que compose Adrian, annonce le temps de la catastrophe. Élu en raison de son génie, tout comme l'Allemagne se déclara élue par la bouche de Martin Luther, Adrian est condamné par le pacte conclu, à perdre tous ceux qu'il aime d'amour. Après une première et unique aventure avec l'hétaïre Esmeralda, messagère du démon<sup>15</sup> et de la maladie, il s'abstiendra de la sexualité et du mariage, et s'enfermera dans la solitude. Il oubliera cependant la fatalité de son destin pour s'attacher à un très jeune enfant, qui mourra de méningite. Le chant de douleur qu'il compose alors, la *Cantate du Docteur Faustus*, s'achève sur une contrepartie, rétractation,

---

14. Il ne saurait être question pour moi d'essentialiser ou de diaboliser le luthéranisme. Toute analyse historique ou sociologique un peu fine montre qu'un corps de croyances ou de pratiques ne prend sens que dans la situation précise qui est la sienne (par exemple le rapport majorité-minorité, etc.). Je cherche seulement ici à élucider une démarche intellectuelle.

15. Mann, lecteur attentif de Kierkegaard, donne à ce terme, comme dans l'essai que le philosophe danois consacre au *Don Giovanni* de Mozart, la double connotation du *daïmon* (génie) grec, et du diabolique.

une « négation congéniale<sup>16</sup> » de l'*Hymne à la joie*, l'hymne d'une Allemagne « illuminée » — celle de Schiller et de Beethoven — et pleinement humaniste. Tout comme les auteurs de la *Dialectique des Lumières*<sup>17</sup> (on connaît en particulier l'amitié qui liait Mann et Adorno), l'écrivain met en évidence, avec ce qu'il donne à sentir de la musique de Leverkühn, musique à la limite d'une non-musique, le basculement toujours possible de la puissance de l'intellect et de la sensibilité à leur usage mortifère, ce que dans *Frère Hitler* il nommait « défiguration européenne ».

A la magie destructrice, Thomas Mann a toujours pensé qu'il fallait opposer une autre magie, et aux mythes mortifères d'autres mythes plus lumineux. Est-ce la raison pour laquelle, à l'exception des *Confessions du Chevalier d'industrie Felix Krull*, les récits dont la conception et l'écriture sont contemporaines du *Docteur Faustus*, sont des légendes où le merveilleux abonde ? Deux de ces narrations, la longue Tétralogie et le bref Moïse, sont d'inspiration vétéro-testamentaire. Tout comme l'*Elu*, ils parlent de personnages, Joseph et Moïse, qui de « parias » deviennent des visionnaires et des guides, — et d'une certaine manière, des chefs politiques. Et cependant, ce sont des errants, qui ne s'établiront jamais que de façon provisoire. Mais surtout, ils sont, à l'origine de leur vie, porteurs d'un désordre qui les marginalise. Moïse, dans le récit de Mann, est le fruit d'un désir aussi intense que passager, éprouvé par la fille du pharaon pour un esclave hébreu. « Son père n'était pas son père, et sa mère pas sa mère — tel avait été le désordre de sa naissance<sup>18</sup>. » Tout jeune encore, il fracassa le crâne d'un surveillant égyptien qui maltraitait un des travailleurs asservis. « Il tua dans les débuts de sa vie, sous l'effet de l'emportement, c'est pourquoi il savait, mieux que d'autres, pour en avoir fait l'expérience, que si tuer est délectable, mais qu'avoir tué est une chose terrible, et que tu ne dois point tuer<sup>19</sup>. » Le désordre fondateur de l'histoire de Joseph est celui du brouillage entre les codes sexuels. Très joli petit garçon, semblable à une fille, il portait la robe de noces de

16. Th. Mann, *Le Docteur Faustus*, trad. de Louise Servicen, Albin Michel, 1978, p. 523.

17. Publié en français sous le titre *La Dialectique de la raison*.

18. Th. Mann, *Das Gesetz* (La Loi), trad. de Christiane de Gemeaux, Presses Pocket, 1990, p. 23.

19. Th. Mann, *La Loi*, trad. de Nicole Taubes, Mille et une nuits, 1996, p. 7.



sa mère Rachel, morte après avoir mis au monde Benjamin, et il était l'objet d'une passion confuse (à la fois incestueuse et homosexuelle) de la part de son père, qui croyait revivre avec lui, mais sans jamais passer à l'acte, les sentiments qu'il avait éprouvés à l'égard de son épouse préférée. C'est cet amour excessif et hors norme de son père qui lui vaut l'hostilité de ses frères, fils d'autres épouses. Tout en restant à peu près fidèle à la lettre biblique (l'époque est, on le constate aussi dans le Moïse de Freud, à l'hypothèse d'un Moïse égyptien), Mann insiste sur la transgression première, sur la manière dont la vivent ceux qui l'accomplissent, et se retranchent ainsi du groupe au sein duquel ils sont venus au monde.

C'est cependant l'histoire de Grégoire, à « la norme anormale<sup>20</sup> », « insupportablement autre<sup>21</sup> » comme le lui reprochent ses camarades de jeu, qui, comme Joseph, brouillait lui aussi tous les codes et toutes les différences et s'éprouvait lui-même comme rebut, qui permet de s'approcher au plus près du questionnement de Thomas Mann. L'histoire de Grégoire est déjà esquissée dans le *Faustus*. Elle s'inspire d'un récit médiéval contant la vie de Saint Grégoire. Le choix de cette source n'est pas anodin. Le romantisme a accordé une grande place à un Moyen Age réinventé. Or le romantisme est le nom sous lequel apparurent en Allemagne des idées au charme fascinant « qui portèrent toujours en elles un germe de perversion meurtrière, mais qui n'ont été, en aucun cas, étrangères à l'ancienne, à la bonne Allemagne, civilisée et cultivée<sup>22</sup> ». Le Moyen Age de *L'Elu* se joue de tout rigorisme ou religieux et déconstruit la vision ténébreuse associée au romantisme. L'humour introduit distance et lumière. Grégoire est le fruit d'une passion incestueuse irrépressible entre un frère et une sœur, héritiers du duché de Flandres. Car, et c'est là un motif qui sous-tend les romans et les nouvelles de Thomas Mann, l'amour n'est jamais aussi puissant qu'entre semblables, à l'extrême limite de la transgression — entre frère et sœur, parent et enfant, personnes

20. Grigors, qui deviendra Grégoire, est un enfant enveloppé de tristesse, et ses condisciples le surnomment le dolent. « Tout au fond de son âme, dans sa chair et dans son sang, pressentait-il que si sa vie ne se déroulait pas selon la norme, c'est que sa norme était précisément anormale », *L'Elu*, traduction de Louise Servicen, Albin Michel, 1952, p. 113.

21. *Ibid.*, p. 121.

22. Th. Mann, *Appels aux Allemands*, août 1941, *op. cit.*, p. 98.

du même sexe — et c'est en cela qu'il est tragique. On est ici au plus près de Freud. Il est donc faux d'écrire, comme le font certains, que l'amour a été absent de la vie comme de l'œuvre de Thomas Mann. Il n'est que de relire *La Mort à Venise*. Certes on n'y rencontre pas ces idylles rassurantes, conformes aux normes sociales, où la pulsion de l'éros est censée culminer dans la conjugalité. Les sentiments éprouvés sont complexes, mais d'autant plus intenses même s'ils rejettent aux marges ceux qui les ressentent.

La mère de Grégoire ne peut que se résigner à abandonner cet enfant issu de l'inceste. Il est abandonné aux flots, tel Moïse, dans un tonnelet soudé à la poix, « nouveau et ténébreux giron maternel d'où il renaîtrait, écrit Thomas Mann, si Dieu voulait<sup>23</sup> ». Le bébé est recueilli par un brave abbé, Grégoire, qui le baptise en lui donnant son propre nom, et le confie à un couple de pêcheurs avant de prendre lui-même en charge son éducation et son instruction. Mais le jeune Grégoire, en dépit de sa beauté et de son intelligence, ou peut-être à cause d'elles, est privé de toute appartenance. Comme le lui dit son frère adoptif, il est une moquerie vivante : « Tu mets le monde sens dessus dessous et tu brouilles toutes les différences<sup>24</sup> ». Lorsque Grégoire, grâce à une lettre placée par sa mère dans le tonnelet, apprend la vérité sur ses origines qui, à ce qu'il lui semble, le retranchent de l'humanité<sup>25</sup>, il décide de racheter la faute de ses parents en se faisant chevalier errant. Il n'a cependant pas appris le nom de ses parents. Par un concours de circonstances digne des romans de chevalerie, il se retrouve en présence de sa mère, Sybilla, dont il a libéré le duché d'une terrible menace. Elle est toujours jeune et toujours belle. Ils s'aiment, ils se marient. De ce deuxième inceste vécu dans la félicité des corps et des âmes, et qui redouble le premier, naîtront deux filles : à ce niveau le brouillage des codes de la génération, de la parenté et de la dénomination atteint un niveau inégalé. Au bout de trois ans de bonheur, Grégoire finit par découvrir sa faute, qu'il connaissait inconsciemment sans s'autoriser à l'affronter, tant était ardent l'amour du même pour le même. Un nouveau temps de

23. *L'Elu*, *op. cit.*, p. 70.

24. *Ibid.*, p. 122.

25. « Je suis un rebut sanglota Grigors. Je suis le hideux fruit du péché ! Je ne fais point partie de l'humanité ! Je suis une horreur, un monstre », *op. cit.*, p. 143.

pénitence va commencer. Grégoire s'est fait enchaîner sur un écueil rocheux où il passera quinze ans, nourri miraculeusement du lait que pour lui produit la terre, et se réduisant progressivement à l'état de larve embroussaillée de poils et hérissée de piquants, à peine visible et cependant toujours douée de parole. Si peu visible que les dignitaires de Rome à la recherche du pape que, dans une vision, leur a annoncé l'agneau mystique, commenceront par ne pas le percevoir jusqu'à ce qu'il parle. Mais c'est aussitôt pour se situer « hors de l'humanité<sup>26</sup> ». Ce sont les larmes qui coulent sur sa face rabougrie qui prouvent, quoi qu'il en dise, qu'il fait partie de l'humanité. Sous la « vileté de sa forme », il est reconnu pour être l'Elu et accepte cette élection : « Nulle place n'existait pour moi parmi les hommes. Si les desseins insondables du Seigneur m'assignent une place au-dessus d'eux tous, je l'occuperai en Lui rendant grâces de pouvoir lier et délier<sup>27</sup> ». Il deviendra ensuite un très grand pape, plein de bonté et tout à fait dépourvu de préjugé, puisqu'il n'hésite pas à baptiser des musulmans avec leurs quatre épouses. Il fera régner la paix, la joie et l'harmonie, et retrouvant sa tante-mère-épouse, il la reconforte, lui bâtit un cloître qu'elle dirige en abbesse princière, et subvient à l'avenir de leurs filles auxquelles il se présente comme leur oncle. « Ils vécurent ainsi dans une joie commune, et chacun d'eux mourut de sa mort<sup>28</sup> » : ainsi se termine une histoire qui peut se lire comme un contre Œdipe.

La passion incestueuse qui lie les protagonistes de cette légende est l'amour exclusif du même pour le même. Le génie de la narration (ainsi se désigne-t-il) qui raconte l'histoire de l'Elu la décrit avec humour et indulgence. Elle vaut ici comme métaphore. Ce n'est pas véritablement elle qui est condamnable, c'est plus généralement l'immersion sans distance dans une communauté de l'identique. Quand Moïse découragé devant la tâche qui lui a été confiée de porter un peuple auquel il n'appartient qu'à moitié, Dieu répond : « C'est justement parce que tu ne leur est apparenté qu'à moitié, du côté de ton père l'enseveli, que tu es l'homme qui pourra les travailler pour moi et mettre sur pied un peuple saint. Car si tu étais au beau milieu de ce peuple et véritablement l'un d'entre eux, tu ne les verrais

26. *Op. cit.*, p. 291.

27. *Op. cit.*, p. 295.

28. *Op. cit.*, p. 334.

pas et ne pourrais porter la main sur eux<sup>29</sup> ». Il en va ainsi de même pour l'artiste et pour celui qui dit la Loi : ils sont étranges, hors normes, inassimilables et donc inquiétants et rejetés. Dans un épisode assez énigmatique du *Docteur Faustus*, un personnage s'exprime longuement sur les rapports entre Allemands et Juifs. On est à la fin de l'été 1923, et c'est Saül Fitelberg, un impresario juif natif de Lublin, qui rend visite à Leverkühn dans sa retraite bavaroise, pour tenter en vain de proposer ses services au musicien dont il avait perçu le génie. Avec une extraordinaire volubilité, et de façon tout à fait caricaturale, il énonce des idées qui sont celles de l'auteur du roman, et qui sont autant de provocations : elles provoquent les idées convenues mais aussi la réflexion. Tout dans ses propos se veut paradoxe, et d'abord la juxtaposition du penchant des Juifs pour la germanité, avec leur crainte fondée du caractère allemand « *qui est essentiellement antisémite* ». Ce penchant vient de ce que les Juifs sont les seuls à percevoir l'analogie frappante « du rôle de la germanité et du judaïsme sur terre » et ce rôle est celui de parias. « Tous deux pareillement honnis, méprisés, craints, enviés, pareillement ils déconcertent et sont déconcertés<sup>30</sup> ». Le nationalisme allemand est la pire réponse qui puisse être apportée à cette condition, alors que « les Allemands devraient permettre au Juif de remplir entre eux et la société le rôle de médiateur, de manager, d'impresario, d'entrepreneur de la germanité. Il est tout à fait qualifié pour cela, on ne devrait pas le mettre à la porte, il est international et il est pro-allemand<sup>31</sup> ». Sous ce masque grotesque qui dissimule son désespoir, c'est bien Thomas Mann qui parle, celui qui racontera des histoires incroyables où des parias deviennent des Elus.

C'est pourquoi ils sont tellement séduisants. Ils ont, dans leur toute jeunesse, la forme et le visage des jeunes garçons que désirait Thomas Mann, profondément conscient d'une bisexualité qu'il exprime dans ses œuvres littéraires, et au-delà de cette bisexualité, d'une multiplicité d'affinités et d'appartenance qui le délient de tout enfermement identitaire. Ce que j'ai appelé sa « passion allemande » peut être interprété comme la manifestation de l'inévitable conflit entre ces affinités

29. *Das Gesetz*, Presses Pocket, *op. cit.*, p. 157.

30. *Op. cit.*, p. 434.

31. *Ibid.*

dans la conjoncture historique d'alors. Ces parias aux normes anormales, comme il l'écrit de Grégoire, incarnent aussi tous ceux qui ont rejeté l'immersion communautaire et se sont retrouvés dans une solitude et une marginalité où subsistaient seulement l'œuvre et la loi, et parmi eux, l'écrivain lui-même. On a souvent remarqué l'aspect rigide et convenu de Thomas Mann et c'est bien ainsi que ses photos le représentent. Il est difficile alors de ne pas se reporter à la première phrase de son texte consacré à Moïse : « Sa naissance fut un désordre, c'est pourquoi il aimait passionnément l'ordre, les règles inviolables, les commandements et les interdits<sup>32</sup> ».

Ce sont des errants, tout comme Thomas Mann qui, la guerre terminée, s'éloigna d'une Amérique dans laquelle il ne se reconnaissait pas, et où un certain sénateur Mac Carthy commençait à sévir. Il refusa de choisir entre l'Allemagne de l'Ouest et l'Allemagne de l'Est, et finit ses jours en Suisse, à Zürich, autrement dit dans une ville dont il parlait la langue, mais qui, du point de vue national, représentait un non-lieu. Il y avait bien des années déjà qu'il avait rompu avec toute forme de nationalisme. En 1938, Arnold Schönberg, installé en Californie, avait demandé à Mann invité comme enseignant à Princeton et dont les engagements étaient déjà bien connus, de l'aider à publier un article appelant à la création d'un parti unifié juif. L'écrivain lui fit part de son désarroi, de sa désapprobation, puis de son refus. Ce refus était celui de toute forme de nationalisme, même celui des victimes, c'est-à-dire de tout ce qui lie le même au même. Le véritable humain, c'est précisément le paria, celui qui n'est jamais englué dans une appartenance exclusive.

Cette lecture politique de Thomas Mann et des paraboles anciennes à travers lesquelles il interprétait la plus actuelle modernité n'est pas obsolète. Un incident, chargé d'une dimension éthique sinon métaphysique, en confirme tout le sens. On est le 3 octobre 2002. Le leader palestinien Marwan Barghouti, accusé d'« actes terroristes » comparaît devant la cour du district de Tel Aviv. Il a plusieurs avocats, parmi lesquels le plus jeune, Shamai Leibowitz, le petit-fils du philosophe israélien Yeshayahu Leibowitz, et comme son grand-

---

32. *Das Gesetz*, *op. cit.*, p. 13.

père, juif orthodoxe aux engagements hétérodoxes<sup>33</sup>. Sa plaidoirie lors de cette session du procès va en surprendre plus d'un. « La lutte des Palestiniens pour se libérer de l'occupation, déclare-t-il, nous rappelle l'Exode de nos ancêtres hors d'Égypte. Moïse avait tué un contremaître égyptien qu'il avait vu en train de frapper un esclave hébreu et avait dû fuir l'Égypte. Les autorités égyptiennes n'avaient aucun droit de juger Moïse, tout comme Israël n'a aucun droit de juger Barghouti ». Shamai Leibowitz ne se situe pas comme le font ses collègues sur le plan juridique, en déniaut aux tribunaux israéliens leur compétence pour juger un accusé — par ailleurs député démocratiquement élu — arrêté sur le territoire palestinien et transféré en territoire israélien en violation du droit international et des accords d'Oslo. Il se réfère aux mythes d'origine, et invoque les principes éthiques de la tradition juive, ou en tout cas de cette interprétation de la tradition qui voit dans la terre une métaphore de la Loi<sup>34</sup>, s'excluant ainsi du consensus nationaliste. Ici, les figures du paria s'entrecroisent : d'un côté l'avocat israélien, de l'autre le député palestinien, Marwan Barghouti, comparé à Moïse après le meurtre du contremaître égyptien. La référence implicite est ici le principe biblique énoncé dans plusieurs versets du Deutéronome, et d'abord, dans le quatrième commandement de la deuxième version du Décalogue pour justifier le repos sabbatique : « Tu te souviendras que tu fus esclave au pays d'Égypte » (*Deutéronome*, V,15). Mais c'est sur ce principe que prennent appui tous les commandements enjoignant de traiter l'étranger, le serviteur et la servante, avec la même équité que ses propres enfants. Le commentaire fait par Maïmonide de ces versets peut être considéré comme l'un des piliers de ce que l'on appelle

33. La trajectoire personnelle de Shamai Leibowitz, âgé d'une trentaine d'années, vaut d'être rappelée : il a commencé par faire des études religieuses, à l'issue desquelles il a servi comme artilleur sur un tank. Il a ensuite fait des études d'aéronautique à l'Université de Haïfa, avant de se consacrer au droit. Appelé, comme tous les Israéliens, à effectuer des périodes militaires en tant que réserviste, il a fait savoir qu'il refusait d'aller dans les territoires palestiniens occupés par l'armée israélienne. C'est lui qui a demandé à faire partie de l'équipe des défenseurs de Marwan Barghouti.

34. Je renvoie ici aux premiers chapitres de l'ouvrage de Jean-Christophe Attias et Esther Benbassa, *Israël imaginaire*, Flammarion, 1998.

l'éthique juive<sup>35</sup>. Lorsqu'en 1917, l'un des leaders incontestés de la social-démocratie allemande qui vient de s'effondrer, Eduard Bernstein, écrit ses souvenirs, il rappelle ce passage de Maïmonide pour expliquer son engagement et celui de beaucoup d'autres Juifs aux côtés du mouvement ouvrier. C'est à cette interprétation universaliste que se réfère aussi Thomas Mann dans *La Loi*. C'est encore Dieu qui parle, et qui après avoir rappelé à Moïse son esclavage en Egypte, lui enjoint de s'en souvenir dans sa conduite envers les étrangers qui sont sous sa coupe. « Considère-les comme toi-même et donne-leur les mêmes droits... Ne fais surtout pas de différence insolente et bête entre toi et les autres, et ne pense pas que toi seul existes vraiment, que toi seul comptes et que l'autre n'est qu'une apparence. Vous avez la vie en commun et seul le hasard veut que tu ne sois pas lui.<sup>36</sup> »

Il est presque impossible d'obéir à une telle injonction qui relie à toute l'humanité et sépare des groupes qui s'agrègent, condamnant à la solitude, et cependant elle doit être répétée. Le détour par le mythe n'est pas un simple jeu narratif. Il permet d'énoncer des convictions fondamentales. Les histoires que raconte le vieux Thomas Mann montrent la souffrance des parias, toujours en marge et en décalage. Et cependant ils sont ceux par qui du sens et de l'espérance peuvent surgir ou se maintenir, même dans les situations d'extrême désespoir politique.

---

35. Ce rappel est fait « pour que l'homme sache que c'est un devoir religieux pour lui, quand il se trouve dans l'aisance, de se rappeler ses moments de détresse ». Il s'agit de nous inspirer « des sentiments de commisération à l'égard des malheureux » et de nous engager « à ne pas opprimer celui qui est dans le besoin et à ne point affliger le cœur de ceux qui se trouvent dans une position malheureuse », Moïse Maïmonide, *Le Guide des égarés*, trad. de l'arabe par Salomon Munk, Verdier, 1979, pp. 547-548.

36. *Das Gesetz*, éd. Presses Pocket, p. 153.